Dictionnaire ou collection : les formes contraintes de l'histoire conceptuelle

Autour du Dictionnaire des concepts nomades

Olivier Christin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1830>

DOI : 10.4000/elh.1830

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 37-44

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Olivier Christin, « Dictionnaire ou collection : les formes contraintes de l'histoire conceptuelle », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1830> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1830>

Dictionnaire ou collection : les formes contraintes de l'histoire conceptuelle

Autour du Dictionnaire des concepts nomades

L'histoire de l'histoire des concepts et de la sémantique historique est aujourd'hui bien connue, grâce aux nombreux travaux récents qui en ont retracé les racines anciennes dans la pensée historique et philologique du XVIII^e et du XIX^e siècle et les premiers jalons dans la première moitié du XX^e siècle, avant qu'elles ne s'épanouissent pleinement à partir des années 1970. C'est alors, en effet, que commencent à paraître les œuvres essentielles qui vont en déterminer les ambitions et les principes : les *Geschichtliche Grundbegriffe*, édités à partir de 1972¹ ; les *Keywords* de Raymond Williams, publiés en 1976² ; les textes de Quentin Skinner et John Pocock sur le contextualisme, la langue et l'histoire des idées ; ou encore les travaux du laboratoire de lexicologie politique de l'ENS de Saint-Cloud. En quelques années – et parfois, au début, dans l'ignorance mutuelle –, ces travaux de première importance vont jeter les

fondements de l'historicisation critique des usages langagiers et inviter à voir dans les mutations des pratiques discursives les indices et les acteurs à la fois des transformations des idées politiques et des sociétés modernes. Pour les éditeurs des *Geschichtliche Grundbegriffe*, par exemple, histoire de la langue et histoire des sociétés sont inséparables : en Allemagne, la période charnière des années 1750-1850 est ainsi celle d'un bouleversement profond des usages langagiers, marqué par l'irruption de nouveaux termes ou de nouvelles acceptions pour les termes anciens, et d'un avènement de la modernité politique dans la langue.

On a moins relevé que cette histoire s'est en bonne part – à l'exception notable de Pocock et Skinner – écrite dans la forme du dictionnaire, du lexique, du répertoire systématique dans lequel les termes ou les concepts sont traités séparément et *in fine* classés dans

l'ordre alphabétique. Cette forme est celle des *Geschichtliche Grundbegriffe*, du *Dictionnaire des usages socio-politiques*³, du *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich (1680-1820)*⁴, mais aussi de l'imposante entreprise des *Iberconceptos*⁵ ou d'ouvrages dont le propos est pourtant très différent, comme le *Vocabulaire européen des philosophies*⁶ ou *Les Mots de l'historien*⁷. Pourtant, cette forme n'a rien d'anodin. Tout indique au contraire qu'elle impose aux enquêtes dont il est ici question sa propre logique, servant les fins qu'elles s'assignent, par exemple en permettant de brasser un grand nombre d'informations, d'explorer des terrains et des sources immenses, de mobiliser des auteurs nombreux dont les approches spécifiques sont canalisées par l'existence d'un programme éditorial ferme, voire par des consignes d'écriture, mais, parfois aussi, les contrariant, jusqu'à les rendre presque inatteignables ou illusoirs.

C'est cette ambiguïté de la forme dictionnaire appliquée à l'histoire des idées et des concepts politiques que ce texte veut décrire rapidement, en revenant par la même occasion sur le projet du *Dictionnaire des concepts nomades*⁸, qui occupe une position originale de ce point de vue.

Paru en deux volumes, en 2010 et 2016, ce dictionnaire proposait en effet de répondre à l'invitation lancée autrefois par Lucien Febvre et surtout John Pocock à faire l'histoire sociale du vocabulaire de l'histoire sociale et à exercer par conséquent sur les usages lexicaux et conceptuels des sciences humaines et sociales un travail de réflexivité critique fondé à la fois sur l'historicisation des catégories et sur le comparatisme. Il a fait, dans cette perspective, des choix qui ont suscité la discussion, comme le montre le volume collectif *Critique de la langue politique. Les concepts nomades* paru en 2019 aux éditions du Bord de l'eau⁹ : passage de l'ordre alphabétique au regroupement thématique d'un volume à l'autre, refus de toute prétention à l'exhaustivité ou à la systématité des entrées, non-hiérarchisation des concepts (à la différence des « concepts fondamentaux » chez Otto Brunner, « *basicos* » chez Javier Fernández Sebastián, ou encore des « mots clés » chez Raymond Williams), attention portée à la circulation des concepts d'un univers linguistique ou social à un autre et donc à la traduction et à ses acteurs. En cela, le *Dictionnaire des concepts nomades* portait au jour quelques problèmes majeurs de la forme dictionnaire en matière d'histoire conceptuelle sur lesquels il faut revenir en détail.

Unités discrètes et changement épochal

Dans un article qui avait pour ambition de décrire les différences et les convergences entre les études sur la langue politique regroupées sous l'appellation d'école de Cambridge¹⁰ et le projet spécifique des *Geschichtliche Grundbegriffe*, Melvin Richter avait, avec

d'autres, indiqué ce qui pouvait constituer l'une des difficultés, voire des faiblesses, de ce dernier¹¹ : l'adoption de la forme dictionnaire ou lexicale, systématique et parfaitement lisible, mais peut-être incompatible avec l'ambition de reconstituer un moment précis de la

transformation du langage. Comment espérer retrouver le langage d'une époque et comprendre la dimension diachronique de sa formation et de son évolution à partir d'une succession d'entrées isolées, classées par ordre alphabétique ? Comment saisir les relations qui existent entre les concepts, dévoiler les changements dans leur articulation au sein de nouveaux vocabulaires politiques et décrire le rôle d'acteurs collectifs (groupes, partis, classes sociales, réseaux politiques) dans les mutations sémantiques en restant dans le cadre et les contraintes spécifiques d'un dictionnaire ? La tâche semblait si insurmontable que Keith Tribe avait évoqué dans une recension des *Geschichtliche Grundbegriffe* parue en 1989 la sortie d'une version remaniée de ceux-ci, avec un regroupement thématique des concepts capable de répondre à cette question centrale¹² : cette version n'a jamais vu le jour et la question est donc restée sans réponse nette. On retrouve la même interrogation, au fond, à propos du *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich*, qui combine, au fil des nombreux volumes publiés, segmentation des entrées et regroupement partiel autour de thèmes ou de constellations conceptuelles et lexicales : après les deux premiers tomes méthodologiques se succèdent ainsi des volumes inégalement thématiques (n° 13 sur Débauche, Libertinage. Domestique, Valet, Propriété, Propriétaire, assez différents dans l'éventail des thèmes du n° 21 : Politique, République, Republicanisme, Républicain).

Certes, les contemporains des bouleversements révolutionnaires eux-mêmes avaient parfaitement senti l'ampleur des changements de la langue politique et des luttes pour s'emparer du droit de

dire ce qu'il en est de ce qui est dans le cours même de la Révolution : certains d'entre eux avaient pensé que le meilleur moyen d'en rendre compte était de produire de nouveaux dictionnaires. Il suffit peut-être ici de mentionner les recueils des néologismes révolutionnaires que publient la même année (1801) William Dupré et Louis-Sébastien Mercier¹³. Aussi dissemblables soient-elles, leurs positions rappellent que si les concepts ne sont rien d'autre que des histoires ou des conflits sédimentés, nombre d'histoires et de conflits ont justement pour objet la conquête (ou la préservation) du droit de dire et de prescrire, de désigner et de dénoncer, et les luttes pour le pouvoir symbolique de décider de la langue politique. Les intentions de Dupré et de Mercier ne sont pas équivalentes, mais l'un et l'autre soulignent avec force que la Révolution est un événement historique et linguistique tout à la fois, qui transforme brutalement les institutions, la langue, l'institutionnalité de la langue qui fonde l'intercompréhension¹⁴. Pour Dupré, « cette Révolution, qui est un phénomène politique sans précédent dans l'histoire de l'humanité, a dans son cours transformé la langue même du pays¹⁵ », à tel point qu'il faut consigner par écrit et définir les mots nouveaux si l'on veut comprendre le monde dont elle a accouché. Pour Mercier, les expressions « fortes et vigoureuses » de la Révolution « appartenaient à la tourmente des événements [...] L'idiome fut tout aussi neuf que la position de la France¹⁶ » et la rudesse du langage s'accorda à la violence des temps dans lesquels il fallait agir. Surtout, la Révolution doit à ses yeux mettre fin au monopole du pouvoir sur la langue et libérer le pouvoir de tous d'instituer les mots : « L'homme qui veut

enrichir sa langue, vaut mieux à lui seul pour ce grand œuvre, que toute une académie à règle et à compas¹⁷. »

Mais ces projets n'ont pas grand-chose en commun avec les travaux de sémantique historique : ils décrivent un changement en train de se faire, parlent à des locuteurs vivants, qui emploient ou pourraient employer ces mots, et ils ne cherchent nullement à retracer une évolution de longue durée en sollicitant l'étymologie et de vastes corpus littéraires. La question de savoir s'il est possible de proposer une vue diachronique d'un langage ou d'un discours politique (et non d'un mot isolé) dans

la forme dictionnaire reste donc posée. Pour Quentin Skinner, elle conduit certains auteurs à faire du temps lui-même un acteur de la transformation de la langue, en renonçant du coup à une sociologie précise des acteurs du changement des configurations de langage, notamment des acteurs collectifs (partis, groupes ou réseaux...) : « Je suis extrêmement suspicieux à l'égard de toute théorie où le Temps lui-même semble un agent du changement. [...] De telles métaphores ont la mauvaise habitude de réapparaître comme des objectivations, et encouragent par là une forme discréditée de l'histoire intellectuelle¹⁸. »

Cartographies *a priori* et « nationalisme méthodologique »

Keith Tribe avait évoqué une seconde difficulté liée à la forme dictionnaire dans la longue préface à sa propre traduction en anglais de *Vergangene Zukunft* de Koselleck¹⁹. Cette forme obligeait selon lui les concepteurs des *Geschichtliche Grundbegriffe* à définir ce qu'il fallait entendre par concepts fondamentaux de et dans l'histoire allemande et à en faire une sélection pertinente : 150 furent prévus initialement, puis ramenés à 130 et finalement à 119²⁰. Après avoir rappelé les divergences entre les éditeurs à ce sujet, il estimait que les critiques fondées sur l'opposition stricte entre « mots » et « concepts politiques » adressées à l'entreprise des *Geschichtliche Grundbegriffe* manquaient somme toute leur cible en ne voyant pas que l'histoire conceptuelle y était avant tout conçue comme une procédure et que les concepts étaient

choisis en fonction de questions précises, énoncées par Koselleck dans les consignes adressées aux collaborateurs du lexique : le concept est-il d'un usage courant ? sa signification est-elle discutée ? qui l'utilise et à quelle fin ? Pour Tribe, finalement, dans les *Geschichtliche Grundbegriffe*, « un concept historique peut être défini comme un concept qui a été choisi pour figurer dans les *Geschichtliche Grundbegriffe*²¹ ».

Quels que soient leurs ambitions et leurs principes d'organisation, les dictionnaires d'histoire conceptuelle ne peuvent échapper à cette question, et avec elle aux interrogations sur les cartographies *a priori* qui informent leurs choix, leur travail de sélection et de hiérarchisation des entrées, leurs formes d'indexation et de construction de renvois capables de signaler des

constellations lexicales. Le *Dictionnaire des concepts nomades* a fait ainsi l'objet de critiques – fondées et utiles – qui en relevaient les lacunes ou les choix déroutants : pourquoi avoir retenu *confession* et pas *communauté*, *religion* ou *Église*, *civilisation* et pas *culture*, *nation* et pas *patrie*, *inculturation* et pas *acculturation* ? Et il faudrait ici rappeler ce que Raymond Williams disait lui-même des difficultés de son travail de sélection des *Keywords* dans la préface à leur seconde édition, qui ajoutait 21 mots à la première version. Céder à ces préoccupations, entrer dans la quête passionnée de toutes les pièces du puzzle ou de la carte, faire avec les meilleures intentions de la lacune ou du manque l'un des critères sur lesquels évaluer l'intérêt des enquêtes d'histoire conceptuelle et de sémantique historique, risque toutefois de mener dans une impasse, celle du biais de confirmation. Car c'est établir, explicitement ou non, une liste *a priori* des entrées qu'il faut consigner, hiérarchiser leur importance relative (pourquoi, après tout, *patrie* serait plus important pour la langue politique que *nation* et *vertu* que *nation* ?) et conditionner la réussite du projet à la réalisation de la liste, au risque de dissimuler l'arbitraire de toute sélection et de toute organisation derrière une illusoire systématicité.

Sur ce point, la position de Raymond Williams et de ses continuateurs récents²² mérite d'être rappelée, qui a le mérite de la clarté et de la modestie : leurs *Keywords* ne prétendent ni former le glossaire d'une théorie de la culture ou de la société, d'un champ académique ou d'une discipline, ni donner de manière systématique une succession de définitions normatives, mais offrir au lecteur plutôt le résultat d'une enquête, un guide

ou une méthode pour la discussion et la recherche en sciences humaines. Toutes proportions gardées, et avec des positions théoriques en partie divergentes qui tiennent sans doute à l'héritage de Pierre Bourdieu que l'on peut y reconnaître, le *Dictionnaire des concepts nomades* a fait un choix identique : refus d'une liste *a priori* des entrées, car c'est l'enquête qui doit la produire au fil des discussions et non l'inverse ; acceptation du caractère nécessairement lacunaire et provisoire du résultat ; absence de cadrage chronologique strict et de période charnière, de manière à pouvoir intégrer des contributions portant sur des temporalités très diverses, mais aussi sur des sociétés d'Ancien Régime ne produisant pas sur elles-mêmes le discours réflexif que privilégient les *Geschichtliche Grundbegriffe* et les entreprises qui s'en sont inspirées.

Le *Dictionnaire* en ce sens est une collection d'études de cas, d'exemples pertinents, de leçons de choses. Dans un texte consacré aux collections ethnographiques de la première moitié du xx^e siècle, Serge Reubi souligne l'une de leurs caractéristiques les plus marquantes : la centralité de la lacune. Selon lui, « il n'est de collection sans lacune », car « chacune constitue l'attestation de l'autre²³ ». Le *Dictionnaire des concepts nomades* fait sienne cette remarque en y voyant un avantage qui nous a semblé décisif : la possibilité de profiter de la forme ouverte de la collection pour faire porter l'attention sur des cas où affronter des problèmes de méthode, de construction théorique, de réflexivité critique et de circulation – ou de nomadisme – des concepts. En renonçant à toute ambition de reconstitution ou de cartographie systématique du langage politique d'une époque et des ressources conceptuelles

qu'il convoquait, le *Dictionnaire* a donc pu fonctionner sur un principe collaboratif ouvert, agrégeant ou associant petit à petit des philosophes, des économistes, des anthropologues, des historiens de l'art, des politistes, et s'appropriant à des déclinaisons dans d'autres langues dans les prochaines années.

Une synthèse sur les enjeux de l'histoire globale pour l'histoire conceptuelle et la sémantique historique parue en 2016 reprochait aux grandes enquêtes classiques en la matière d'être victimes d'une forme de « nationalisme méthodologique » : « Longtemps, l'histoire des concepts s'est concentrée sur des projets à l'intérieur de nations ou de langues individuelles [...]. Les chercheurs ont porté peu d'attention aux processus de transferts, de traduction et autres formes de connexions²⁴. » Ce reproche – sans doute sévère – est depuis des années démenti par la multiplication des travaux d'histoire conceptuelle qui s'inscrivent dans une véritable dimension comparatiste ou transnationale : chez Pim den Boer ou Ulrich Ricken²⁵, dans les *Iberconceptos* qui, tout en restant dans l'univers linguistique hispanophone et lusophone, décrivent très précisément les variations d'usage d'un pays à l'autre entre l'Espagne et l'Amérique latine, les constellations discursives dissemblables

en fonction des contextes politiques d'élocution, les jeux diversifiés de la traduction et de l'adaptation des textes, ou encore chez Jani Marjanen²⁶. Mais le reproche a l'avantage de souligner justement le défi qu'a d'emblée représenté l'adoption d'une perspective comparatiste, transnationale ou globale pour l'histoire conceptuelle et la sémantique historique et, surtout, l'intérêt critique de ce décentrement.

C'est en effet en décrivant les stratégies d'import-export des concepts et leurs acteurs centraux – à propos par exemple de la traduction de *laïcité* en turc à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, ou de *précarité* en allemand au cours des années 1980-1990 – et en multipliant les exemples d'approche transnationale – pour les concepts de civilisation, de terrorisme, de victime, de frontière ou de droit musulman – que le *Dictionnaire des concepts* a cherché à sortir des évidences nationales et des inconscients académiques véhiculés par la langue. En un mot, qu'il a tenté de « débanaliser » le banal, de rendre étrange l'évident par la confrontation avec des manières de penser et d'agir étrangères, qui sont les évidences des autres », pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu²⁷. Il reste à en poursuivre les objectifs au-delà des volumes déjà disponibles.

Notes

1 Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSSELLECK (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett / Cotta, 1972-1997, 8 vol.

2 Raymond WILLIAMS, *Keywords. A Vocabulary of Culture and Society*, New York, Oxford University Press, 1976.

3 Jacques GUILHAUMOU, Marie-France PIGUET, Raymonde MONNIER (dir.), *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, Klincksieck puis Champion, 1985-2006, 8 vol.

4 Rolf REICHARDT, Eberhard SCHMITT (vol. 1-10), Hans-Jürgen LÜSEBRINK (vol. 11-), Jörn LEONHARD (vol. 21-) (dir.), *Handbuch politisch-sozialer*

- Grundbegriffe in Frankreich (1680-1820)*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 1985-.
- 5 Pour le premier volume : Javier FERNÁNDEZ SEBASTIÁN (dir.), *Diccionario político y social del mundo iberoamericano. La era de las revoluciones (1750-1850)*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales (Iberconceptos, 1), 2009. Présentation en français du projet et des choix théoriques par Noemí GOLDMAN, « Un dictionnaire de concepts transnationaux : le projet Iberconceptos », *Hermès. La Revue*, vol. 49, n° 3, 2007, p. 77-82.
 - 6 Barbara CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Seuil / Le Robert, 2004.
 - 7 Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Les Mots de l'histoire*, Presses universitaires du Mirail, 2010.
 - 8 Olivier CHRISTIN (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Métailié, 2010-2016, 2 vol.
 - 9 Id. (dir.), *Critique de la langue politique. Les concepts nomades et l'histoire des idées*, Le Bord de l'eau, 2019.
 - 10 Mise au point sur « l'école de Cambridge » chez Arnault SKORNICKI, Jérôme TOURNADRE, *La Nouvelle Histoire des idées politiques*, La Découverte, 2015.
 - 11 Melvin RICHTER, « Reconstructing the History of Political Languages. Pocock, Skinner, and the *Geschichtliche Grundbegriffe* », *History and Theory*, vol. 29, n° 1, 1990, p. 38-70. Voir aussi l'introduction de Keith TRIBE à sa propre traduction de Reinhart KOSELLECK, *Futures Past. On the Semantics of Historical Time*, New York, Columbia University Press, 2004.
 - 12 Keith TRIBE, « The *Geschichtliche Grundbegriffe* Project. From History of Ideas to Conceptual History. A Review Article », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 31, n° 1, 1989, p. 180-184, DOI:10.1017/S0010417500015723.
 - 13 William DUPRÉ, *Lexicographia-neologica Gallica. The Neological French Dictionary, Containing Words of New Creation*, Londres, 1801. Louis-Sébastien MERCIER, *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris, Moussard, 1801 ; nouvelle édition : *Néologie*, texte établi, annoté et présenté par Jean-Claude Bonnet, Belin, 2009.
 - Dans « Reconstructing the History of Political Languages... », *art. cit.*, Melvin Richter souligne l'importance des néologismes dans la taxinomie des concepts des *Geschichtliche Grundbegriffe* : ils ont été « forgés dans le cours même des transformations révolutionnaires qu'ils contribuèrent à dessiner et à interpréter » (notre traduction).
 - 14 Pierre LEGENDRE (dir.), *Tour du monde des concepts*, Fayard, 2014, Introduction.
 - 15 William DUPRÉ, *op. cit.*, p. xi (notre traduction).
 - 16 Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, p. xv-xi, note.
 - 17 *Ibid.*, p. xx-xxi.
 - 18 Quentin SKINNER, « Mise en perspective : étudier la rhétorique et le changement conceptuel », dans *Visions politiques. Volume 1 : Sur la méthode*, traduit de l'anglais par Christopher Hamel, Genève, Droz, 2018, p. 227-242 ; et plus précisément p. 234.
 - 19 Keith TRIBE, introduction à Reinhart KOSELLECK, *Futures Past...*, *op. cit.*
 - 20 *Ibid.*, p. xii-xv.
 - 21 Id., « The *Geschichtliche Grundbegriffe* Project... », *art. cit.*, p. 183 (notre traduction).
 - 22 Tony BENNETT, Lawrence GROSSBERG, Meaghan MORRIS (dir.), *New Keywords. A Revised Vocabulary of Culture and Society*, Oxford, Blackwell, 2013.
 - 23 Serge REUBI, « La lacune, miroir des pratiques de collections », *Traverse*, n° 3, 2012, p. 81-90. Voir également la notion de manque, très proche, chez Luc BOLTANSKI, Arnaud ESQUERRE, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Gallimard, 2017.
 - 24 Margrit PERNAU, Dominic SACHSENMAIER (dir.), *Global Conceptual History. A Reader*, Londres, Bloomsbury, 2016 (notre traduction) ; l'expression « nationalisme méthodologique » se trouve dans l'introduction, notamment p. 3.
 - 25 Voir les remarques de Pim den BOER, « National Cultures, Transnational Concepts. Begriffsgeschichte Beyond Conceptual Nationalism », dans Javier FERNÁNDEZ SEBASTIÁN (dir.), *Political concepts and time. New Approaches to conceptual History*, Santander, Cantabria University Press, 2011, p. 205-222 ; et l'exemple d'analyse

linguistique comparée des mots de l’Aufklärung et des Lumières que propose Ulrich RICKEN, « Zum Verhältnis vergleichender Begriffsgeschichte und vergleichender Lexikologie », dans Hans Erich BÖDEKER (dir.), *Begriffsgeschichte, Diskursgeschichte, Metapherngeschichte*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, p. 49-72.

26 Jani MARJANEN, « Transnational Conceptual History, Methodological Nationalism and

Europe », dans Willibald STEINMETZ, Michael FREEDEN, Javier FERNÁNDEZ SEBASTIÁN (dir.), *Conceptual History in the European Space*, New York / Oxford, Berghahn Books, 2017, p. 139-174.

27 Pierre BOURDIEU, « L’inconscient d’école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 135, 2000, p. 3-5.